Le monde occidental doit rendre des comptes

L’intolérable prix de la haine

Par ARIEL COLONOMOS
Ariel Colonomos est chercheur au CNRS (Ceri).

Le mardi 18 septembre 2001

Malheur au vainqueur. A la suite du 11 septembre, c’est le constat qui inspire deux attitudes. A la faveur de la première, le deuil et les bougies funèbres véhiculent un digne message: la catastrophe s’est abattue sur l’Amérique et elle appelle la solidarité. La deuxième est plus contenue, plus honteuse aussi. Le malheur du fort peut inspirer la liesse, susciter la joie du désespoir et de l’obscurantisme. Il peut aussi entraîner l’envie, précurseur de la haine, la satisfaction de voir le puissant mordre la poussière. Dans le spectacle de la mort, chacun réagit à sa mesure.

Morale. La médiatisation de l’international appelle une analyse des sentiments dans un contexte de crise. Car ces effusions constituent, à terme, le spectacle de notre morale, en tant que telles participant pleinement d’une politique mondiale. Devant le crime de masse de ces attentats, une première réaction est très certainement attendue. Elle correspond à une tradition bien ordonnée des comportements internationaux. Le fort est en droit d’écraser le faible, a fortiori lorsque celui-ci le menace. La politique internationale est une scène d’affrontement où prime la survie, il est donc indispensable de tuer son ennemi avant que celui-ci ne vous élimine. On désigne ici une lignée sécuritaire et on anticipe une réaction américaine qui ne saurait faillir à cette attente. Cette riposte est essentielle, elle doit être menée avec discernement. En effet, l’argumentaire stratégique est à la mesure du sentiment de vengeance qu’il est capable de renforcer alors qu’il cherche à le briser: rationalité de l’irrationnel, jeu à somme nulle et énième interprétation perverse du talion.

La politique internationale est une scène d’affrontement où prime la survie, il est donc indispensable de tuer son ennemi avant que celui-ci ne vous élimine.

A cette approche d’une intransigeance politique sans appel, on pourrait opposer une attitude strictement morale et religieuse qui serait son inverse, aussi irréaliste que la première est probable. Aucune violence ne devrait venir contrer la haine de l'autre. Bien au contraire, «tendre l'autre joue» serait la plus opportune des réponses. Il faudrait, dès lors, se décentrer radicalement de son identité première, s'assimiler entièrement à la raison de l'autre, quand bien même celle-ci signifie votre propre anéantissement. Fort heureusement, on comprend que Jésus ne joue aucun rôle dans les relations internationales.

Responsabilités. Plus nuancées, d'autres considérations a priori humanistes sont aujourd'hui mobilisées par certains observateurs du crime qui a frappé l'Amérique. En effet, une problématique morale tout comme une démarche réflexive s'imposent implicitement dans nombre de discours. Suis-je responsable de la réaction que je provoque et qui se donne à voir sur le visage de l'autre? On reconnaît ici, en passant, la question introduite par Levinas depuis sa réflexion sur le Talmud. Le détour par Levinas est inattendu, car le modèle implicite est aussi noble que son application dévoyée est vulgaire. Aujourd'hui, la responsabilité de l'Amérique dans les meurtres haineux du 11 septembre est mise à la question. Les donneurs de leçons à l'Amérique punie se veulent doctes et informés: l'Amérique récolterait les fruits d'une politique inconséquente, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même. Il n'y a qu'un pas à franchir pour considérer que ce retour des choses n'est que justice. Dans cette analyse de la haine elle-même pétrie de ressentiment, l'erreur est triple. Sur le plan épistémologique, cet argumentaire fait l'impasse sur la différence entre les relations interpersonnelles et la politique. Le visage de l'autre m'informe sur ma responsabilité; dans le jeu entre des entités collectives, on peut compenser les effets d'une mauvaise politique, mais on ne peut accepter la volonté de destruction de l'adversaire. Sur le plan stratégique, il n'accorde aucune place au sujet dans la définition de sa réponse, les Américains inspireraient nécessairement la même réaction terroriste, quels que soient leurs interlocuteurs. Sur le plan de la morale, il est inconséquent et insidieux: sous couvert d'analyse, il culpabilise une victime et cache plus ou moins grossièrement une satisfaction inavouable. Réagir au drame américain de la sorte, c'est prolonger et valider la haine de l'attentat sur le terrain de l'envie du donneur de leçons.

Enfin, on pourrait songer à un autre regard, une fois de plus inspiré par une discipline extérieure aux relations internationales. Dans son ouvrage sur Moïse et le monothéisme, Freud rend compte de l'antisémitisme. L'élection juive et le sentiment de supériorité qu'elle lègue à son dépositaire provoquent la haine de l'autre. A ce compte-là, n'est pas antisémite qui veut: les carences narcissiques sont en cause dans la manifestation de la pulsion de mort à l'égard du juif. Dès lors, le juif visé par la haine doit comprendre la faiblesse de celui qui veut sa destruction. Fragile, l'antisémite ne supporte pas d'être mis au ban des élus. Prémonition funeste de Freud, qui n'a pas eu le temps de prendre la mesure de ce mécanisme. Cette théorie qui témoigne d'une foi limitée dans l'altruisme présente tout de même une note d'espoir: en soignant l'humanité, la haine disparaîtrait de la surface de la terre...

Existe-t-il une aide internationale destinée à la prévention du terrorisme dans les zones sensibles de la planète? Formulé en ces termes, ce projet a des allures fantasques si l'on songe aux priorités des Etats et des organisations internationales aujourd'hui. Pourtant, en complément à la justice, à l'inculpation des coupables et des complices, cette voie semble désormais la seule qui mériterait d'être explorée. Les embûches sont pourtant nombreuses. Dans une telle perspective, l'Occident et l'Amérique ne quittent pas les frusques d'un universalisme hégémonique, ils peuvent d'ores et déjà se préparer au rejet et à la critique.

Le tableau est d'une noirceur extrême. Triste perspective, les attentats du 11 septembre doivent être compris à la mesure de la conférence sur le racisme tenue à Durban peu de temps auparavant. Lors de ce forum onusien, deux revendications majeures avaient été formulées à la fois par une foule d'ONG et par nombre d'Etats du Sud: la reconnaissance de l'esclavage en tant que crime contre l'humanité, assortie de compensations financières, d'une part; la déclaration du sionisme identifié au racisme, de l'autre. Pour le meilleur et pour le pire, ces exigences sont en phase avec la transformation radicale des rapports internationaux. Reconnaître les méfaits de l'esclavage à l'échelle internationale constituerait un fait sans précédent, en phase avec l'avancée du droit de certaines minorités qui aujourd'hui ont un accès plus aisé à l'espace public que pendant les années de la guerre froide. La compensation financière d'un tel acte humainement irréparable est une question stimulante qu'il ne faut pas éluder. Dans la lignée des restitutions juives et du traitement financier du travail forcé dans les camps de concentration de la Deuxième Guerre mondiale et dans les camps japonais de détention, cette requête doit être appréciée à sa juste valeur. L'argent a une fonction symbolique aussi bien pour celui qui le débourse que pour celui qui l'encaisse. Une pédagogie internationale aurait tout à gagner à ce symbole, le prix de la responsabilité est vertueux.

Résurgence. Le deuxième volet de ces débats onusiens signifie une régression intellectuelle pleinement incarnée dans la tragédie de Manhattan et du Pentagone. La résurgence de l'équation perverse sionisme égale racisme porte en effet, là aussi, la marque de la haine du faible à l'encontre du fort. Inspiré par le racisme, ce lynchage étatique n'a pas connu le résultat escompté par ses architectes; il participe néanmoins d'une dynamique qui se dégage progressivement des nouveaux rapports internationaux de ce siècle. A Durban, la proposition de déclaration a pu être bloquée. Hélas, les bombes ont échappé à la vigilance occidentale. Le prix de la haine est intolérable.

Il est de ces fables internationales qui marquent les décennies. Au cours des années 70, dans le prolongement de la décolonisation, l'homme blanc a beaucoup sangloté. Les années 80 néolibérales l'ont vu s'enrichir. Dans les dernières années de repentance de ce siècle, il a de nouveau prospéré; surtout, il a souvent sermonné. Aujourd'hui, après Durban et le World Trade Center, une ère nouvelle s'ouvre devant nos yeux horrifiés: l'homme blanc est sommé de payer. Reste impérativement à distinguer le prix de la responsabilité du prix de la haine.

Sommaire Attentats aux Etats-Unis